





THOR HEYERDAHL

# L'EXPÉDITION DU « KON-TIKI »

Sur un radeau  
à travers le Pacifique

Traduit du norvégien par  
MARGUERITE GAY  
et  
GERD DE MAUTORT

 LIBRETTO

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS  
DE MICHEL LE BRIS

Titre original :  
*Kon-Tiki Ekspedisjonen*

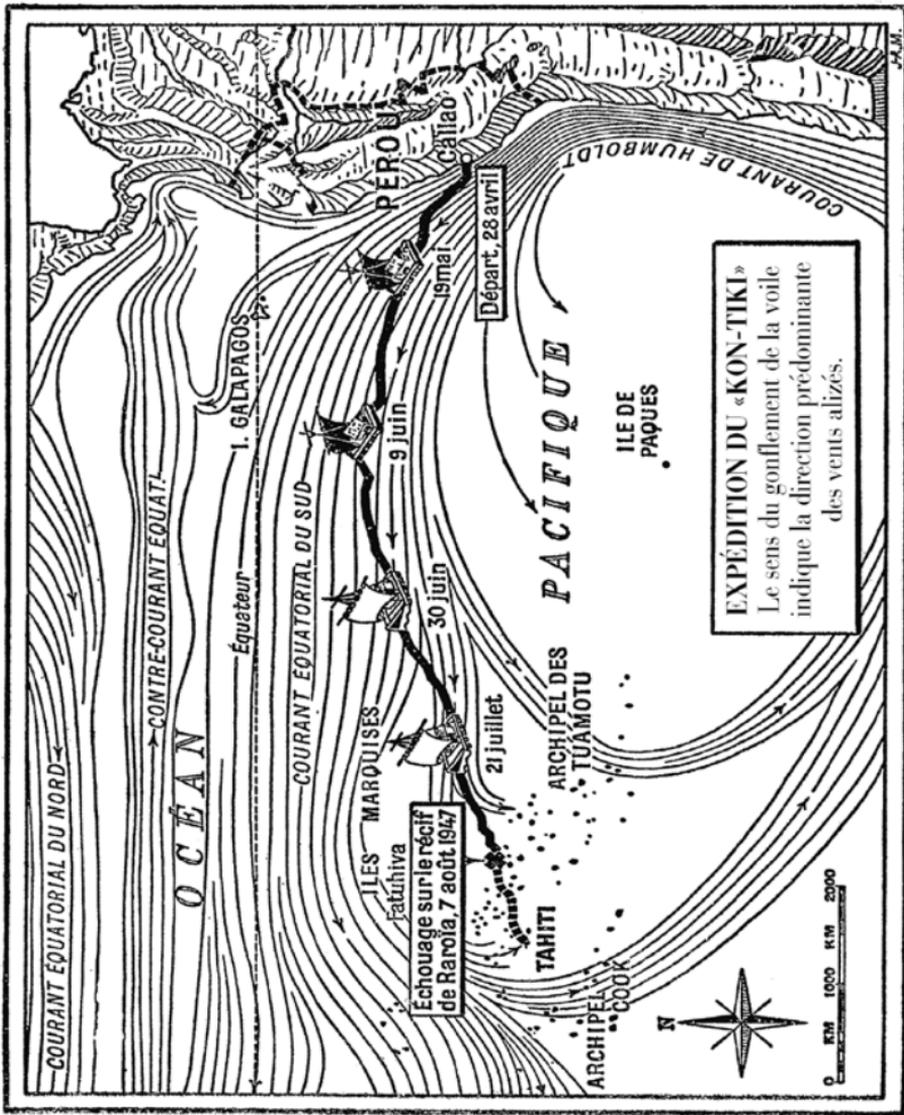
© Éditions Phébus, Paris, 1985, pour la traduction française.

I.S.B.N. : 978-2-36914-601-8

Né en 1914 à Larvik (Norvège), Thor Heyerdahl étudie la zoologie et la géographie à l'Université d'Oslo. Dans les années 1937-1938, il séjourne en Polynésie française où ses recherches l'amènent à élaborer l'hypothèse selon laquelle la Polynésie aurait été peuplée par des populations venant du continent américain, via l'île de Pâques, contre la théorie établie d'un peuplement venu de l'Asie du Sud-Est. Afin de démontrer la véracité de ses affirmations, il traverse en 1947 le Pacifique sur un radeau, le *Kon-Tiki*. Cette expédition le rendra célèbre. En 1953, pour consolider ses assertions, il continue ses recherches sur les îles Galápagos et y découvre des vestiges d'origine inca. Trois ans plus tard, il organise d'importantes fouilles archéologiques sur l'île de Pâques puis renoue avec l'océan et traverse l'Atlantique en 1970 à bord d'un radeau de papyrus afin de démontrer que les anciens Égyptiens auraient pu atteindre dès la préhistoire les côtes d'Amérique du Sud. Il entreprend également en 1977 l'étude des routes commerciales de l'Antiquité à bord d'une embarcation en roseaux. Heyerdahl se consacra par la suite à d'autres recherches archéologiques aux Maldives, aux îles Canaries et à Tucumé, au Pérou, où vingt-cinq pyramides seront exhumées. Son dernier travail le conduira en Azerbaïdjan pour essayer d'établir une relation entre les Vikings et les anciens habitants de la région. Il meurt en 2002, en Italie, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.



*À mon père*



## CHAPITRE PREMIER

### UNE THÉORIE

UN REGARD EN ARRIÈRE

LE VIEILLARD DE FATUHIVA – VENTS ET COURANTS  
À LA RECHERCHE DE TIKI – QUI A PEUPLÉ LA POLYNÉSIE ?  
LE MYSTÈRE DES MERS DU SUD – THÉORIES ET FAITS  
LA LÉGENDE DE KON-TIKI ET LA RACE BLANCHE  
VIENT LA GUERRE

Il arrive parfois qu'on se trouve dans une situation bizarre. On y a été entraîné peu à peu, le plus naturellement du monde, mais une fois qu'on y est bien plongé, on s'étonne soudain et la question se pose de savoir comment diable les choses en sont venues là.

Si, par exemple, vous vous êtes embarqué sur un radeau avec un perroquet et cinq compagnons, il est inévitable que tôt ou tard, vous réveillant un beau matin en pleine mer, peut-être un peu plus reposé que d'habitude, vous vous mettiez à méditer.

C'est un de ces matins-là que j'écrivis dans le journal de bord, tout humide de rosée :

*17 mai. Jour de l'Indépendance norvégienne. Grosse mer. Bon vent. Je suis cuistot aujourd'hui et j'ai trouvé sept poissons volants sur le pont, une pieuvre sur le toit de la cabine et un poisson inconnu dans le sac de couchage de Torstein...*

Ici, le crayon s'arrêta, et en moi se glissèrent les réflexions suivantes : c'est vraiment un drôle de 17 mai ; une existence bien anormale, à tout considérer. Comment donc cette histoire a-t-elle pu commencer ?

Si je me tournais vers la gauche, j'avais sous les yeux une immense mer bleue aux vagues écumantes, se déroulant à la poursuite sans fin d'un horizon toujours fuyant. Si je me tournais vers la droite, je voyais l'intérieur d'une cabine dans laquelle un individu barbu, couché sur le dos, lisait du Goethe, ses orteils voluptueusement enfoncés dans les interstices du toit de bambou à claire-voie de cette petite pièce qui était notre foyer commun.

– Bengt, dis-je, tout en poussant du pied le perroquet vert, désireux de se percher sur le journal de bord, au nom du ciel, pourrais-tu me dire comment nous en sommes arrivés à faire ça ?

Goethe s'abaissa au-dessous de la barbe d'un roux doré.

– Sapristi ! tu le sais mieux que moi. C'est toi qui as eu cette maudite idée, que d'ailleurs je trouve épatante.

Il monta ses orteils trois croisillons plus haut et continua imperturbablement à lire. Devant la cabine, sur le pont de bambou, trois autres compagnons travaillaient en plein soleil, dans la chaleur torride. Ils étaient à moitié nus, tannés et barbus, avec des raies de sel le long du dos, et avaient l'air de n'avoir jamais fait autre chose que de flotter vers l'ouest sur un radeau à travers le Pacifique. Erik, portant le sextant et une liasse de papiers, franchit à quatre pattes l'ouverture de la cabine.

– 98 degrés 46 minutes ouest, 2 minutes sud, on a fait du chemin hier, les gars !

Il prit mon crayon et dessina sur une carte accrochée au mur de bambou un cercle minuscule, au bout d'une chaîne de dix-neuf autres, qui traçaient une courbe ayant son point de départ à Callao, port du Pérou. Herman, Knut et Torstein entrèrent, en rampant, pour voir le nouveau petit cercle. Ce dernier nous plaçait à quarante bons milles marins plus près des îles du Pacifique que le précédent.

– Regardez-moi ça, les gars, dit fièrement Herman, nous voici à 1 570 kilomètres de la côte du Pérou.

– Et nous en avons encore 6 430 à faire pour arriver aux îles les plus proches, remarqua sagement Knut.

– Pour être tout à fait précis, ajouta Torstein, nous sommes à 5 000 mètres au-dessus du fond de la mer, et à un certain nombre de brasses au-dessous de la lune.

Maintenant, nous savions tous bien exactement où nous nous trouvions, et je pouvais continuer à me demander pourquoi nous étions là. Le perroquet s'en souciait peu ; ce qu'il voulait, c'était monter sur le journal de bord. Et la mer restait toujours aussi ronde, aussi encerclée de ciel, bleu contre bleu.

Peut-être tout avait-il commencé l'hiver précédent, dans le bureau d'un musée de New York. Ou peut-être même dix ans plus tôt, sur une petite île de l'archipel des Marquises, au milieu du Pacifique. Peut-être aborderions-nous dans cette même île ou, si le vent de nord-est nous poussait plus au sud, du côté de Tahiti et de l'archipel des Tuamotu. Je revois nettement par la pensée la petite île avec ses montagnes déchiquetées couleur de rouille, la forêt verdoyante qui déferlait le long de leurs pentes jusqu'à la mer, les sveltes palmiers qui attendaient sur le rivage en se berçant au vent. Elle s'appelait Fatuhiva. Il n'y avait pas de terre entre elle et nous, dans l'espace où nous flottions, mais elle était néanmoins à des milliers de milles marins. J'évoquais l'étroite vallée d'Ouia, à l'endroit où elle s'ouvre sur la mer ; et je me rappelais fort bien comment, de cette plage déserte, nous contemptions chaque soir le même océan infini. J'étais alors avec ma femme, et non en compagnie de pirates barbus comme aujourd'hui. Nous faisons collection de toutes sortes d'animaux, ainsi que d'idoles et autres vestiges d'une civilisation éteinte. Je me souvenais d'un soir en particulier. Le monde civilisé semblait incroyablement irréel et lointain.

Nous vivions depuis près d'un an sur l'île, où nous étions les seuls blancs, et nous avons volontairement renoncé aux biens comme aux maux de la civilisation. Nous habitons une hutte sur pilotis, que nous avons construite de nos propres mains, à l'ombre des palmiers du rivage, et nous mangions ce que pouvaient nous offrir la forêt tropicale et le Pacifique.

À cette dure mais efficace école, nous avons acquis une certaine connaissance des curieux problèmes du Pacifique. Je crois qu'à la fois physiquement et mentalement nous suivions les traces des premiers hommes primitifs qui, issus d'un pays inconnu, étaient arrivés dans ces îles, et dont les descendants polynésiens avaient régné sans entraves sur le royaume insulaire jusqu'au jour où débarquèrent des membres de notre propre race, la Bible dans une main, la poudre et l'eau-de-vie dans l'autre.

Ce soir-là, comme tant de fois auparavant, nous étions donc assis sur la plage au clair de lune, avec la mer devant nous. Très éveillés, et plongés dans la féerie qui nous entourait, nous ne laissions échapper aucune impression. Nous remplissions nos narines des arômes de la luxuriante forêt vierge, de l'odeur salée de la mer, en écoutant le bruissement du vent dans les cimes feuillues des palmiers. À intervalles réguliers, il était couvert par le grondement des hautes vagues qui, arrivant du large, déferlaient et se pulvérisaient en cercles d'écume contre les galets. Et c'était un mugissement, un fracas, un écroulement parmi des millions de pierres scintillantes, puis tout redevenait calme quand la mer se repliait pour préparer un nouvel assaut contre la côte invincible.

– C'est curieux, dit ma femme, mais il n'y a jamais de vagues comme celles-ci de l'autre côté de l'île.

– Non, dis-je, car nous sommes du côté exposé au vent.

Ainsi, nous contemplions la mer, qui semblait plus que jamais vouloir démontrer qu'elle venait de l'est, de l'est, de

l'est. C'était l'éternel alizé qui, franchissant l'horizon, troublait la surface des flots, les creusait et les roulait vers ces îles, où l'attaque ininterrompue se brisait finalement contre les rochers et les récifs, tandis que le vent se contentait de passer par-dessus la côte, la forêt et les montagnes, pour continuer d'île en île sa libre course vers l'ouest, vers le soleil couchant...

La mer et les légères formations de nuages ont toujours suivi le même chemin depuis l'aube des temps. Les premiers hommes qui atteignirent ces îles le savaient bien. Les oiseaux et les insectes le savaient également, et la végétation insulaire était complètement régie par la même loi. Et nous savions nous-mêmes que loin, loin au-delà de l'horizon, là-bas à l'est, où surgissaient les nuages, à huit mille kilomètres de nous, s'étendait la côte de l'Amérique du Sud, et qu'entre elle et nous il n'y avait que la mer.

Tout en regardant les nuages voguer et la mer ondoyer sous la lune, nous écoutions un vieillard à moitié nu qui, accroupi en face de nous, fixait la lueur d'un petit feu presque éteint.

– Tiki, dit-il doucement, était à la fois un dieu et un chef. C'est Tiki qui a conduit mes ancêtres dans ces îles où nous vivons maintenant. Auparavant, nous habitions un grand pays au-delà des mers.

Il tisonna les braises du bout de son bâton pour les empêcher de s'éteindre complètement.

Le vieux méditait. Il vivait dans le passé, auquel l'attachaient tant de souvenirs. Il avait le culte de ses aïeux et connaissait leurs exploits depuis l'époque des dieux. Et il attendait le jour où il les rejoindrait. Teï Tetua était le seul survivant des tribus éteintes de la côte est de Fatuhiva. Il ignorait son âge, mais sa peau ridée, tannée, d'un brun d'écorce, semblait s'être desséchée au soleil et au vent pendant un bon siècle. Il était certainement l'un des rares habitants de ces îles à se rappeler les légendes contées par leurs pères et leurs

grands-pères à propos du grand chef-dieu polynésien Tiki, fils du Soleil, et qui même y croyaient encore.

Quand nous allâmes nous coucher cette nuit-là dans notre petite hutte sur pilotis, les histoires de Tei Tetua au sujet de Tiki et du pays d'origine des insulaires continuèrent à hanter mon cerveau, accompagnées de loin par le mugissement étouffé du ressac, dont le son évoquait une voix des âges reculés qui aurait eu quelque chose à raconter. Je ne pus m'endormir. Il me semblait que le temps n'existait plus, que Tiki et ses compagnons débarquaient pour la première fois sur le rivage au-dessous de nous. Une idée me frappa, et je dis à ma femme :

– Liv, as-tu remarqué que les grandes images de pierre de Tiki, là-haut dans la forêt, ressemblent extraordinairement aux gigantesque monolithes qui sont les vestiges des civilisations éteintes de l'Amérique du Sud ?

J'eus l'impression qu'un bruissement approbateur m'arrivait des vagues se brisant contre les galets. Puis elles se retirèrent lentement, juste comme je m'endormais.

C'est peut-être ainsi que commença ou, si l'on préfère, que s'amorça toute une série d'événements qui finalement devaient nous amener, nous six et un perroquet vert, à bord d'un radeau flottant au large de la côte sud-américaine.

Je me souviens comment, à mon retour en Norvège, je choquai mon père et stupéfiai ma mère en offrant au musée zoologique de l'Université mes bocaux de coléoptères et de poissons rapportés de Fatuhiva. Je voulais abandonner l'étude des animaux pour me consacrer à celle des peuples primitifs. Les énigmes inexplicées du Pacifique m'avaient fasciné. Elles devaient avoir une solution logique, et je m'assignai pour but d'identifier la figure légendaire de Tiki.

Pendant les années qui suivirent, le bruit du ressac et les ruines de la forêt vierge furent comme un rêve lointain à l'arrière-plan de ma conscience, un accompagnement à mes études sur les peuplades du Pacifique.

Il est aussi vain de vouloir interpréter les pensées et les actes d'hommes primitifs au moyen d'un savoir livresque et de visites dans les musées, qu'il est impossible à un explorateur de notre époque d'atteindre les nombreux horizons que peut évoquer un seul rayon de livres.

Les ouvrages scientifiques, les journaux du temps des premiers explorateurs, les innombrables collections des musées d'Europe et d'Amérique m'offraient une grande abondance de matériaux. Depuis l'arrivée de notre propre race dans les îles du Pacifique, après la découverte de l'Amérique, des savants de toutes les branches ont accumulé des renseignements innombrables sur les habitants des mers du Sud et sur les peuples environnants. Mais on n'est jamais arrivé à se mettre d'accord au sujet de l'origine des hommes qui peuplent les îles isolées de l'est du Pacifique, ni de la raison pour laquelle on ne les trouve que dans cette région.

Lorsque les Européens s'aventurèrent enfin à traverser cet océan, le plus grand de tous, ils y découvrirent, en plein milieu, une multitude de petites îles montagneuses et de récifs de corail qu'isolaient les uns des autres et du monde en général de vastes étendues de mer. Chaque île était habitée par des gens arrivés là avant eux—de grands et beaux hommes qui venaient à leur rencontre sur le rivage avec des cochons, des chiens et des poules. De quel pays étaient-ils originaires ? Ils parlaient une langue qu'aucun autre peuple ne connaissait. Et les hommes de notre race, qui s'intitulaient audacieusement « découvreurs » de ces contrées, trouvèrent dans toutes les îles habitables des champs cultivés, des villages où se dressaient des temples. Ne voyait-on pas même dans quelques-unes de

vieilles pyramides, des routes pavées et des statues en pierre de la hauteur d'une maison européenne de quatre étages ? Mais l'explication de tout ce mystère faisait défaut. Qui étaient les habitants de ces lieux, d'où venaient-ils ?

On peut dire sans risquer de se tromper que les réponses à ces énigmes ont été aussi nombreuses que les ouvrages qui en ont traité. Les spécialistes de différents domaines ont proposé des solutions tout à fait différentes, mais toujours leurs affirmations furent réfutées plus tard par les arguments d'experts ayant travaillé le long d'autres branches. On a proposé tour à tour comme pays d'origine des Polynésiens : la Malaisie, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Arabie, l'Égypte, le Caucase, l'Atlantide, voire l'Allemagne et la Norvège. Mais chaque fois survenait quelque contradiction décisive, qui remettait la question sur le tapis.

Et où la science s'arrête l'imagination commence. Les mystérieux monolithes et tous les autres vestiges inconnus qui se trouvent dans l'île de Pâques, petite terre isolée à mi-chemin entre les îles les plus proches et la côte américaine, donnèrent naissance à toutes sortes d'hypothèses. Beaucoup remarquèrent que les objets découverts dans l'île de Pâques rappelaient sous bien des rapports les vestiges des civilisations préhistoriques de l'Amérique du Sud. Peut-être y avait-il eu là autrefois une terre formant pont, qui avait été submergée ? Peut-être l'île de Pâques et toutes les autres îles du Pacifique ayant des monuments analogues étaient-elles les restes d'un continent englouti ?

Cette théorie, d'ailleurs acceptable, devint populaire parmi les profanes, mais les géologues et d'autres savants ne s'y attachèrent point. Les zoologues, en outre, prouvèrent tout simplement, par l'étude des insectes et des limaçons des îles du Pacifique, que depuis qu'il existe une histoire de l'humanité ces îles ont toujours été complètement isolées les unes

des autres et des continents environnants, exactement comme elles le sont aujourd'hui.

Nous savons donc, avec une certitude absolue, que la race originelle des Polynésiens a dû à une certaine époque, volontairement ou involontairement, arriver à la voile ou à la dérive dans ces îles écartées. Et, en regardant les insulaires de près, on s'aperçoit qu'il ne peut pas s'être écoulé tant de siècles depuis lors. Bien que les Polynésiens soient disséminés sur une étendue de mer quatre fois plus grande que l'Europe entière, leur langue est restée la même dans les différentes îles. Il y a des milliers de milles marins entre Hawaii au nord et la Nouvelle-Zélande au sud, entre les Samoa à l'ouest et l'île de Pâques à l'est, et toutes ces tribus éparses parlent des dialectes appartenant à une langue commune, que nous avons appelée le polynésien. L'écriture était inconnue partout, exception faite de quelques tablettes de bois portant des hiéroglyphes incompréhensibles, que les indigènes de l'île de Pâques ont conservées, bien que personne ni eux-mêmes ne puissent les déchiffrer. Mais ils avaient des écoles, où la matière la plus importante était l'enseignement poétique de l'histoire : en Polynésie l'histoire est inséparable de la religion. Ils avaient le culte des ancêtres ; ils vénéraient leurs chefs défunts depuis l'époque de Tiki, et de Tiki lui-même on disait qu'il était le fils du Soleil.

Presque partout, les insulaires instruits savaient réciter les noms des chefs de leur île à partir du moment où elle avait été habitée pour la première fois. Et comme aide-mémoire, ils se servaient souvent d'un système compliqué de nœuds sur des cordes ramifiées, à la manière des Incas du Pérou. Des savants modernes qui ont groupé toutes les généalogies locales des différentes îles, se sont aperçus qu'elles s'accordaient avec une étonnante exactitude sur les noms propres comme sur le nombre des générations. En admettant qu'une génération

polynésienne moyenne soit de vingt-cinq ans, ils ont établi que les îles du Pacifique n'avaient été peuplées qu'environ cinq cents ans après Jésus-Christ. Une nouvelle vague de civilisation, avec une nouvelle lignée de chefs, prouve qu'une seconde et encore plus tardive immigration eut lieu vers l'an 1100.

D'où pouvaient venir ces vagues d'immigration relativement récentes ? Peu de chercheurs semblent avoir pris en considération le fait décisif que c'était un peuple de l'âge de pierre à l'état pur qui débarquait si tardivement dans ces îles. Malgré leur intelligence et leur civilisation étonnamment avancée à tous les autres points de vue, ces voyageurs n'apportaient avec eux que les haches et les outils caractéristiques du néolithique, qu'ils répandirent dans toutes les îles où ils s'installèrent. Si l'on veut bien laisser de côté les peuplades isolées de la forêt vierge et certaines races arriérées, il ne faut pas oublier qu'en 500 et 1100 il n'y avait de civilisation réelle encore à ce stade que dans le Nouveau Monde.

Là, même les plus hautes cultures indiennes ignoraient complètement l'usage du fer ; elles employaient des haches de pierre et d'autres outils du même type que ceux dont on se servit dans les îles du Pacifique jusqu'à l'époque des explorations.

Ces nombreuses civilisations indiennes étaient, à l'est, les plus proches parentes de la civilisation polynésienne. À l'ouest vivaient seulement les peuplades primitives à peau noire de l'Australie et de la Mélanésie, parentes éloignées des Noirs d'Afrique, et au-delà encore il y avait l'Indonésie et la côte asiatique—régions où l'âge de pierre remontait peut-être plus loin dans le temps que partout ailleurs.

Se détournant de plus en plus de l'ancien continent, objet des investigations de tant de savants, mon attention se porta vers les civilisations connues et inconnues des Indiens

d'Amérique, que personne n'avait auparavant étudiées de ce point de vue. Et sur la côte le plus à l'est, où, du Pacifique jusqu'en pleine cordillère des Andes, s'étend actuellement la République du Pérou, les traces ne manquaient pas, si l'on voulait bien les chercher. Ici un peuple inconnu avait jadis vécu et fondé une des civilisations les plus curieuses du monde, puis avait disparu, comme rayé de la surface du globe. Il laissait derrière lui de gigantesques statues de pierre aux formes humaines, qui rappelaient celles de Pitcairn, des Marquises et de l'île de Pâques, et d'énormes pyramides en escaliers, comme celles de Tahiti et des Samoa. Avec leurs haches de pierre les Incas découpaient dans les montagnes rocheuses des blocs aussi grands que des wagons, les transportaient à des lieues de distance, les mettaient debout ou les empilaient pour former des terrasses, des murs et des portiques monumentaux, exactement comme nous en trouvons dans les îles du Pacifique.

Les Incas régnaient sur cette région montagneuse au moment où arrivèrent au Pérou les premiers Espagnols. Ils racontèrent à ceux-ci qu'avant leur propre domination, une race de dieux blancs occupant le pays avaient érigé ces monuments colossaux, qui semblent égarés dans le paysage. Les constructeurs disparus étaient décrits comme de sages et paisibles maîtres, venus du nord à l'aube des temps. Aux ancêtres des Incas ils avaient enseigné l'architecture et l'agriculture, transmis leurs mœurs et leurs coutumes. Différents des autres Indiens, ils avaient la peau blanche et portaient la barbe ; ils étaient en outre plus grands que les Incas. Finalement ils avaient quitté le Pérou d'une façon soudaine, comme ils y étaient venus ; les Incas avaient pris le pouvoir, tandis que leurs mystérieux instructeurs blancs, partant vers l'ouest à travers l'Océanie, disparaissaient pour toujours de la côte sud-américaine.

À leur arrivée dans les îles du Pacifique, les Européens furent très étonnés de voir que beaucoup d'indigènes avaient la peau aussi blanche qu'eux et portaient une barbe. Dans de nombreuses îles, des familles entières se distinguaient d'une façon frappante par leur teint clair, leurs cheveux allant du roux au blond, leurs yeux bleu-gris et des nez aquilins qui leur donnaient un aspect un peu sémitique. Les Polynésiens en général avaient la peau dorée, des cheveux d'un noir de corbeau, un nez plat et mou. Les individus roux se donnaient à eux-mêmes le nom d'*urukehu* et racontaient qu'ils descendaient directement des premiers chefs, les dieux blancs tels que Tangaroa, Kane et Tiki. Dans toute la Polynésie couraient des légendes sur de mystérieux hommes blancs dont seraient descendus les insulaires. Quand Roggeween découvrit l'île de Pâques en 1722, il aperçut, à sa grande surprise, des blancs sur le rivage. Les habitants de cette île savaient énumérer la liste de leurs ancêtres à peau claire depuis le temps de Tiki et de Hotu Matua, qui les premiers arrivèrent par mer « d'un pays montagneux, vers l'est, tout desséché par le soleil ».

En poursuivant mes recherches au Pérou, je découvris dans la civilisation, la mythologie et la langue des traces surprenantes, qui me poussèrent à creuser le problème plus profondément et avec une plus grande concentration, pour arriver à identifier le lieu d'origine du dieu polynésien.

Et j'eus enfin ce que j'avais espéré. En parcourant des légendes incas sur le roi-soleil Virakocha, qui était le chef suprême du peuple blanc disparu, je lus :

« Virakocha est un nom inca (*quechua*) et par conséquent de date relativement récente. Le nom originel du dieu-soleil Virakocha, qui semble avoir été employé le plus souvent au Pérou dans les anciens temps, était Kon-Tiki ou Ila-Tiki, ce qui veut dire Tiki le Soleil ou Tiki le Feu. Kon-Tiki fut le

grand-père et le roi-soleil des hommes blancs légendaires qui ont laissé d'énormes ruines au bord du lac Titicaca. Selon la tradition, les mystérieux hommes blancs porteurs de barbes furent attaqués par un chef nommé Cari, qui venait de la vallée de Coquimbo. Au cours d'une bataille dans une île du lac Titicaca, la race blanche fut massacrée, mais Kon-Tiki et ses proches compagnons purent s'échapper et plus tard gagner la côte du Pacifique, d'où finalement ils disparurent en prenant la mer dans la direction de l'ouest.»

Je ne doutai plus que le chef-dieu blanc Soleil-Tiki, qui aurait été chassé du Pérou par les ancêtres des Incas, fût identique au chef-dieu blanc Tiki, fils du Soleil, que les insulaires du Pacifique vénéraient comme le fondateur de leur race. Les détails de la vie de Soleil-Tiki au Pérou, avec les noms anciens des lieux situés autour du lac Titicaca, surgissaient de nouveau dans des légendes historiques courantes rapportées par les indigènes des îles de l'est.

Mais dans toute la Polynésie je trouvais des signes indiquant que la race paisible de Kon-Tiki n'avait pas pu longtemps garder seule les îles. Des canoës de guerre, aussi grands que les bateaux des Vikings, attachés deux par deux, avaient amené des Indiens du nord-est à Hawaïi, et plus loin au sud dans les autres îles. Ils avaient mêlé leur sang à la race de Kon-Tiki et apporté au royaume insulaire une nouvelle civilisation. C'était le second peuple au stade de l'âge de pierre qui, sans métaux, sans poterie, sans roue, sans machine à tisser, sans connaissance de la culture du blé, arrivait en Polynésie aux environs de l'an 1100.

Voilà pourquoi, au moment où les Allemands envahirent la Norvège, je cherchais parmi les Indiens du nord-ouest, en Colombie britannique, des pierres gravées selon le vieux style polynésien.

Demi-tour droite, demi-tour gauche. Lavage d'escaliers de casernes, cirage de bottes, école de T.S.F., parachute – et enfin un convoi Mourmansk pour la Finlande, où le dieu guerrier de la technique régna tout un sombre hiver en l'absence du dieu-soleil.

La paix revint. Et un beau jour, ma théorie étant complète, j'allai l'exposer en Amérique.

## CHAPITRE II

### NAISSANCE D'UNE EXPÉDITION

CHEZ LES SPÉCIALISTES

LE POINT CRUCIAL – LE FOYER DES MARINS

UNE DERNIÈRE RESSOURCE – LE CLUB DES EXPLORATEURS

LE NOUVEL ÉQUIPEMENT – IL ME VIENT UN COMPAGNON – UN

TRIUMVIRAT – UN PEINTRE ET DEUX SABOTEURS – EN ROUTE

VERS WASHINGTON – RÉUNION AU MINISTÈRE DE

LA GUERRE – AU Q.G. AVEC NOS DESIDERATA

PROBLÈMES PÉCUNIAIRES – CHEZ LES

DIPLOMATES DE L'O.N.U. – EN AVION

POUR L'ÉQUATEUR

Oui, cela commença le soir où, dans une île du Pacifique, près d'un feu allumé en plein air, un vieil indigène nous raconta des légendes et des histoires de sa tribu. Bien des années plus tard, je me trouvai en face d'un autre vieillard, cette fois dans un bureau sombre, à l'un des étages supérieurs d'un grand musée de New York.

Autour de nous, dans des vitrines soigneusement rangées, s'étaient des fragments de poterie, traces d'un lointain passé. Aux murs s'aligeaient des livres dont certains, œuvres d'un même auteur, n'avaient pas dû avoir plus de dix lecteurs. Le vieillard qui, lui, les avait tous lus et en avait écrit quelques-uns, était assis à sa table, affichant sous ses cheveux blancs une expression de bonne humeur. Mais sans doute lui avais-je marché sur les pieds, car il agrippa les bras de son fauteuil d'un air inquiet et me regarda comme si je l'avais interrompu au milieu d'une réussite.

– Non ! dit-il. Jamais !

Le Père Noël aurait pris à peu près la même expression si

l'on avait osé lui affirmer que la Noël de l'année suivante tomberait à la Saint-Jean.

– Vous vous trompez, vous vous trompez complètement, répéta-t-il, en secouant la tête avec indignation pour chasser l'idée que je lui avais suggérée.

– Mais vous n'avez pas encore lu mes arguments, insistai-je, en lui montrant le manuscrit qui était posé sur la table.

– Des arguments ! dit-il. On ne peut pas traiter les problèmes ethnologiques comme l'énigme d'un roman policier.

– Pourquoi pas ? J'ai fondé mes conclusions sur mes propres observations et sur des faits établis par la science.

– Le but de la science, c'est la recherche pure et simple, remarqua-t-il avec calme. Pas de vouloir prouver ceci ou cela.

Il mit soigneusement de côté mon manuscrit non ouvert et se pencha par-dessus le bureau.

– Il est tout à fait exact que l'Amérique du Sud a été le foyer de quelques-unes des civilisations les plus extraordinaires du passé, et que nous ne savons ni ce qu'elles étaient au juste ni comment elles disparurent quand les Incas prirent le pouvoir. Mais il y a, en tout cas, une chose que nous pouvons affirmer avec certitude – c'est qu'aucun peuple de l'Amérique du Sud n'a pu atteindre les îles du Pacifique.

Il m'adressa un regard scrutateur et continua :

– Savez-vous pourquoi ? La réponse est bien simple. Ils ne pouvaient pas y arriver puisqu'ils n'avaient pas de bateaux.

– Ils avaient des radeaux, objectai-je d'un ton hésitant. Des radeaux en bois de balsa, vous savez.

Le vieillard sourit et dit tranquillement :

– Bon, vous pouvez essayer d'aller en radeau du Pérou aux îles du Pacifique.

Je fus pris de court. Il se faisait tard. Nous nous levâmes tous deux. Le vieux savant me donna une tape amicale sur l'épaule en m'accompagnant jusqu'à la porte et me dit de revenir le voir

si j'avais besoin d'aide. Mais qu'il fallait me spécialiser dorénavant sur la Polynésie ou sur l'Amérique, et ne plus mêler deux domaines séparés. Puis il retourna vers son bureau.

– Vous avez oublié ceci, me dit-il en me rendant mon manuscrit.

Je jetai un coup d'œil sur le titre, « Relations préhistoriques entre la Polynésie et l'Amérique », puis je fourrai le cahier sous mon bras, descendis doucement les escaliers et me retrouvai dans le fourmillement de la rue.

Ce soir-là j'allai frapper à la porte d'un vieux appartement, dans un coin perdu de Greenwich Village, où j'apportais volontiers mes petits problèmes lorsqu'ils me rendaient la vie trop compliquée.

Un petit homme frêle au long nez entrebâilla un instant la porte, avant de l'ouvrir avec un large sourire et de m'introduire chez lui. Il m'emmena directement dans une petite cuisine et me donna pour tâche de porter assiettes et fourchettes, tandis qu'il doublait la quantité de préparation culinaire indéfinissable, mais à l'odeur savoureuse, qu'il faisait chauffer sur le gaz.

– Gentil de venir, dit-il. Comment ça va ?

– Mal, répondis-je. Personne ne veut lire mon manuscrit.

Il remplit les assiettes et nous attaquâmes le contenu.

– L'ennui, dit-il, c'est que tous les gens que tu vas voir croient que c'est seulement une fantaisie qui t'a passé par la tête. Tu sais qu'ici, en Amérique, tant de gens ont des idées bizarres...

– Et puis il y a autre chose, dis-je.

– Oui, dit-il. Ta façon d'aborder le problème. Ce sont des spécialistes, ils ne croient pas en une méthode de travail qui touche à toutes les branches, depuis la botanique jusqu'à l'archéologie. Ils se limitent à leur propre domaine pour pouvoir creuser davantage, se concentrer sur les détails. La

science actuelle exige que chaque branche spéciale pioche dans son propre trou. On n'est pas habitué à voir quelqu'un grouper ce qui sort des trous pour en faire un ensemble.

Il se leva et alla chercher un lourd manuscrit.

– Regarde-moi ça, dit-il. Ma dernière œuvre sur les motifs d'oiseaux dans les broderies paysannes chinoises. Elle m'a demandé sept ans, mais elle a tout de suite été prise par un éditeur. On préfère aujourd'hui des recherches spécialisées.

Carl avait raison. Mais chercher à résoudre les problèmes du Pacifique sans les éclairer de tous les côtés équivalait, me semblait-il, à vouloir faire un puzzle en n'employant que les pièces de la même couleur.

Nous débarrassâmes la table et je l'aidai à essuyer la vaisselle.

– Rien de nouveau de l'université de Chicago?

– Non.

– Mais qu'a dit aujourd'hui ton vieil ami du musée?

Ma réponse se fit attendre :

– Il ne s'y est pas intéressé non plus. Tant que les Indiens n'ont eu que des radeaux, il serait vain à son avis d'envisager l'hypothèse qu'ils aient pu découvrir les îles du Pacifique.

Le petit homme se mit soudain à frotter son assiette avec frénésie.

– Oui, dit-il enfin. À vrai dire, il me semble à moi aussi qu'il y a là une objection solide à ta théorie.

Je regardai d'un air sombre le petit ethnologue que j'avais jusqu'ici considéré comme un allié à toute épreuve.

– Comprends-moi bien, s'empressa-t-il d'ajouter. D'une part, je crois que tu as raison ; d'autre part, je décèle dans tout cela quelque chose d'inadmissible. Mon œuvre sur les motifs d'oiseaux appuie ta théorie.

– Carl, dis-je, je suis tellement sûr que les Indiens ont traversé le Pacifique... que j'ai envie de construire un radeau

du même genre et de faire le voyage pour prouver que c'est possible.

– Tu es fou !

Croyant à une plaisanterie, mon ami rit de l'idée, mais il était cependant un peu effrayé.

– Tu ne crois donc pas que ce soit possible ?

– Tu es fou ! Un radeau !

Ne sachant plus que dire, il me regardait avec inquiétude, attendant un sourire qui lui montrerait que je plaisantais.

Il l'attendit en vain. Je me rendais compte que personne ne voudrait accepter ma théorie, parce que j'essayais de relier l'un à l'autre, sans autre aide qu'un radeau préhistorique, deux pays comme le Pérou et la Polynésie, que séparait une étendue de mer en apparence infranchissable.

Carl me regarda d'un air troublé :

– Viens, dit-il, allons boire un verre.

Nous en bûmes quatre.

Cette semaine-là, je dus payer mon terme. En même temps une lettre de la Banque de Norvège m'annonça que je n'aurais plus de dollars. Restriction de devises. Je fis ma valise et pris le métro jusqu'à Brooklyn. Je pus être admis au foyer des Marins norvégiens où, malgré une nourriture excellente et solide, les prix correspondaient à l'état de mon portefeuille. J'avais une petite chambre au deuxième étage, mais je prenais mes repas avec les autres dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée.

Des marins arrivaient, des marins partaient. Ils variaient par le type, la taille, le degré de sobriété, mais ils avaient tous une chose en commun : ils savaient de quoi ils parlaient lorsqu'ils parlaient de la mer. J'appris que la houle n'augmente pas avec la profondeur de l'eau ou l'éloignement de

la terre. Au contraire, les coups de mer sont souvent plus traîtres le long de la côte. Les bas-fonds, le ressac et les courants peuvent provoquer dans le voisinage de la terre de plus grosses lames qu'en pleine mer. Une embarcation capable de tenir le long d'une côte découverte tiendra encore mieux en plein océan. J'appris également que dans une mer démontée, un grand navire a tendance à plonger sa proue ou sa poupe dans les flots, faisant déferler ainsi à bord des tonnes d'eau qui tordent les tuyaux d'acier comme des plumes, tandis qu'un petit bateau, trouvant place entre les dos des lames, sur lesquelles il danse à la façon des mouettes, s'en tire presque toujours. Des hommes avaient dû leur salut à des canots de sauvetage, alors que leur navire avait sombré.

Mais tous ces marins connaissaient mal les radeaux. Un radeau – ce n'est pas une embarcation, cela n'a ni quille ni bordage. Ce n'est qu'un objet flottant sur lequel on se réfugie en cas de besoin, en attendant d'être recueilli par un bateau quelconque. L'un d'entre eux avait néanmoins un grand respect pour les radeaux : il avait tenu l'eau pendant trois semaines sur ce simple plancher, après qu'une torpille allemande eut coulé son navire au milieu de l'Atlantique.

– Mais un radeau n'est pas navigable, ajouta-t-il.

– Il vire de bord au gré du vent.

Dans la bibliothèque, je dénichai les récits des premiers Européens qui avaient atteint la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Les descriptions et les esquisses des grands radeaux indiens en bois de balsa ne manquaient pas. Ils avaient une voile carrée, une dérive et un long aviron de queue servant de gouvernail. On pouvait donc les manœuvrer.

Des semaines s'écoulèrent au foyer des Marins. Aucune réponse de Chicago ni des autres villes auxquelles j'avais envoyé des copies du manuscrit exposant ma théorie.

Alors, un samedi, je pris une grande résolution. J'entrai

chez un fournisseur de marine de Water Street, où poliment on me décerna le titre de capitaine quand j'achetai une carte du Pacifique. Le rouleau sous le bras, je gagnai par un train de banlieue Ossining, où je passais régulièrement le week-end chez un jeune ménage norvégien qui possédait là une délicieuse propriété. Le mari était un ancien capitaine de la marine, alors chef de bureau dans une compagnie de navigation de New York, la Fred Olsen Line.

Après un plongeon rafraîchissant dans la piscine, j'oubliai complètement pour quelques jours la vie de la grande ville. Quand Ambjoerg apporta le plateau du cocktail, nous nous assîmes au soleil sur la pelouse.

Incapable de me taire plus longtemps, je déroulai la carte sur l'herbe et demandai à Wilhelm si un radeau pouvait transporter des gens vivants du Pérou jusqu'aux îles polynésiennes.

Un peu effaré, c'était moi qu'il regardait plutôt que la carte, mais il répondit tout de suite affirmativement. Je me sentis aussi allégé que si j'avais eu un ballon à l'intérieur de ma chemise. Je savais que tout ce qui touchait à la navigation et à la mer était pour Wilhelm à la fois chose de métier et son sujet favori. Je l'initiai aussitôt à mes projets. À ma stupéfaction, il se contenta de déclarer que c'était de la pure folie.

– Tu viens de dire que c'était possible, interrompis-je.

– Oui, en effet, reconnut-il. Mais la réussite est peu probable. Toi qui ne t'es jamais trouvé à bord d'un radeau de balsa, tu t'imagines tout à coup pouvoir traverser le Pacifique là-dessus. Peut-être cela marcherait-il, peut-être que non. Les vieux Indiens du Pérou s'appuyaient sur l'expérience de maintes générations. Pour un radeau qui est allé jusqu'au bout, il est possible que six autres aient sombré – voire des centaines au cours des siècles. Comme tu le dis, les Incas naviguaient en pleine mer avec de vraies escadrilles

de radeaux. Si quelque chose allait mal, ils pouvaient être recueillis par un voisin. Qui vous recueillera, vous, en plein océan? Même si vous emportez un poste de T.S.F., pour y avoir recours en cas d'accident, ne croyez pas qu'il soit facile de trouver un petit radeau au milieu des vagues, à des milliers de milles marins de la terre. Une tempête pourrait vous balayer du radeau et vous auriez cent fois le temps de vous noyer avant qu'on arrive à votre secours. Il vaut mieux attendre ici tranquillement qu'on ait le temps de lire ton manuscrit. Écris-leur de nouveau, embête-les; sinon, tu n'obtiendras rien.

– Je ne peux attendre davantage; bientôt je n'aurai plus le sou.

– Alors viens t'installer chez nous. D'ailleurs, comment peux-tu avoir l'idée de monter une pareille expédition sans argent?

– Il est plus facile d'intéresser les gens à une expédition qu'à un manuscrit qui n'a pas été lu.

– Mais qu'y gagneras-tu?

– Je détruirai un argument de poids contre ma théorie, sans compter que la science attachera quelque attention à l'affaire.

– Et si les choses tournent mal?

– En ce cas, je n'aurai rien prouvé.

– Ne démolirais-tu pas ta théorie aux yeux de tous?

– Peut-être, mais pourtant il se peut, comme tu l'as dit, qu'un sur dix soit arrivé à faire le voyage avant nous.

Les enfants de la maison vinrent jouer au croquet, et nous ne discutâmes plus la question ce jour-là.

Le week-end suivant, j'étais de nouveau à Ossining, la carte roulée sous mon bras. Quand je repartis, il y avait une longue ligne au crayon de la côte du Pérou aux îles Tuamotu dans le Pacifique. Mon ami le capitaine de la Marine avait abandonné l'espoir de m'enlever cette idée de la tête, et nous



À NEW YORK, AU CLUB DES EXPLORATEURS.

passâmes de longues heures ensemble à calculer la vitesse probable du radeau.

– Quatre-vingt-dix-sept jours, dit Wilhelm, mais rappelle-toi que c'est seulement dans les conditions théoriquement idéales d'un vent tout le temps favorable et d'un radeau capable de naviguer selon les prévisions. Il faudra en définitive au moins quatre mois pour la traversée et beaucoup plus encore pour les préparatifs de l'expédition.

La petite chambre du foyer des Marins me parut ce soir-là encore plus sympathique quand, une fois rentré, je m'assis au bord du lit avec ma carte. Après l'avoir examinée un moment, je me levai, arpentai la pièce et en évaluai la superficie, aussi exactement que le lit et la commode me laissaient la possibilité de le faire. Oh oui ! le radeau serait beaucoup plus grand. Je me penchai par la fenêtre pour apercevoir un coin du lointain ciel étoilé au-dessus de la grande ville, seulement visible entre les hauts murs des cours. Nous serions peut-être à l'étroit sur notre radeau, mais du moins il y aurait de la place au-dessus de nos têtes pour le soleil et toutes les étoiles.

Dans la 72<sup>e</sup> West Street, près de Central Park, se trouve un des clubs les plus fermés de New York. Une simple petite plaque de cuivre bien reluisante, avec l'inscription *Club des Explorateurs*, révèle seule aux passants qu'il y a derrière ces murs quelque chose qui sort de l'ordinaire. Mais une fois à l'intérieur, on pourrait croire qu'on vient d'atterrir en parachute dans un monde inconnu, à des milliers de kilomètres de New York et de ses files d'automobiles flanquées de gratte-ciel. Dès que la porte donnant sur la grande ville s'est refermée, on plonge dans une atmosphère qui évoque la chasse au lion, les montagnes, la vie polaire ; on a un peu l'impression d'être assis dans le salon d'un yacht confortable, en route pour le tour du monde. Des trophées d'hippopotames et de cerfs, des fusils pour gros gibier, des défenses

d'éléphants, des tambours de guerre et des lances, des tapis indiens, des idoles, des modèles de bateaux, des drapeaux, des photographies et des cartes géographiques entourent les membres du club quand ils se réunissent pour dîner ou pour écouter des conférenciers venant de pays lointains.

Après mon voyage aux îles Marquises, j'avais été élu membre actif du club. Étant l'un des plus jeunes, je manquais rarement une réunion quand j'étais en ville. Aussi, comme j'y entrais par un soir pluvieux de novembre, éprouvai-je une certaine surprise en trouvant le local dans un état inaccoutumé. Au milieu de la salle s'étalait, gonflé, un radeau en caoutchouc, avec les rations et les accessoires habituels d'un canot de sauvetage, tandis que des parachutes, des imperméables et tout un équipement polaire couvraient les murs et les tables; il y avait aussi des alambics pour la distillation de l'eau de mer et d'autres inventions curieuses. Un membre du club récemment élu, le colonel Haskin, du laboratoire d'équipement des Forces aériennes, devait faire une conférence avec démonstrations sur une série de nouveautés militaires qui, pensait-il, pourraient être utilisées à l'avenir lors des expéditions scientifiques, tant au sud qu'au nord.

Après la conférence, il y eut une discussion vive et gaie. L'explorateur danois bien connu Peter Frenchen, grand et corpulent, se leva en hochant d'un air sceptique sa barbe impressionnante. Il n'avait aucune confiance dans les brevets modernes. Il s'était servi lui-même une fois d'un bateau en caoutchouc et d'une tente pliante, au lieu du kayak et de la hutte de neige des Esquimaux. Cet essai avait failli lui coûter la vie. D'abord, il avait été sur le point de mourir de froid pendant une tempête, parce que la fermeture Éclair de la tente ayant complètement gelé, il n'avait pas pu l'ouvrir. Et après cela, un jour qu'il était en train de pêcher, l'hameçon s'était accroché au bateau, qui avait crevé et sombré comme

un chiffon sale. Lui et son ami esquimau avaient réussi à gagner le rivage, cette fois-ci dans un kayak qui était venu à leur secours. Il était convaincu qu'un inventeur moderne assis dans un laboratoire, si ingénieux qu'il fût, ne pouvait rien imaginer de mieux que les produits d'une expérience millénaire employés par les Esquimaux dans leur propre pays.

La discussion prit fin sur une offre extraordinaire du colonel Haskin. Les membres actifs du club auraient le droit, pour leurs prochaines expéditions, de choisir ce qui leur plairait parmi les nouvelles inventions dont il venait de parler, à la seule condition de faire savoir à son laboratoire dès leur retour ce qu'ils en pensaient.

Je fus le dernier à quitter le club ce soir-là. Je voulus examiner de nouveau chaque détail de l'équipement flambant neuf qui soudain me tombait entre les mains et serait à ma disposition dès que j'en exprimerais le désir. C'était exactement ce qu'il me fallait – un équipement avec lequel nous pourrions essayer d'avoir la vie sauve si, contrairement à notre attente, notre radeau de bois donnait des signes de rupture et que nous n'en eussions pas d'autres dans le voisinage.

Tout cet équipement occupait encore ma pensée le lendemain matin au petit déjeuner du foyer des Marins, quand un jeune homme bien habillé, de tournure athlétique, vint avec son plateau s'asseoir à la même table que moi. Nous engageâmes la conversation, et j'appris que lui non plus n'était pas un marin, mais un ingénieur civil de l'école polytechnique de Trondheim, qui était en Amérique pour acheter certaines pièces de machines et augmenter son expérience de la technique des appareils réfrigérants. N'habitant pas loin, il venait souvent prendre ses repas au foyer des Marins, parce qu'on y avait une bonne cuisine norvégienne. Il me demanda ce que je faisais, et je lui donnai un bref aperçu de mes projets. Je lui dis que si je n'avais pas de réponse positive au sujet

de mon manuscrit avant la fin de la semaine, je chercherais à déclencher l'expédition en radeau. Mon compagnon de table ne disait pas grand-chose, mais il m'écoutait avec beaucoup d'intérêt.

Quelques jours plus tard, nous nous rencontrâmes de nouveau dans la même salle à manger.

– Avez-vous pris la décision de faire ce voyage ? demanda-t-il.

– Oui, je le ferai, répondis-je.

– Quand ?

– Le plus tôt possible. Si je traîne encore longtemps, les tempêtes des régions antarctiques arriveront et ce sera aussi la saison des ouragans autour des îles. Je dois quitter le Pérou dans très peu de mois, mais il faut d'abord que je trouve de l'argent et que j'organise toute l'affaire.

– Combien serez-vous ?

– J'ai l'intention d'emmener six hommes, ce qui donnera un peu de variété à la vie en commun sur le radeau et cadre bien avec quatre heures de gouvernail toutes les vingt-quatre heures.

Il eut l'air de ruminer un moment cette idée, puis il déclara enfin avec force :

– Sapristi, que j'aimerais en être ! Je pourrais m'occuper de la partie technique. Évidemment, il conviendra d'étayer l'expérience par des mesures exactes de vents, de courants et de vagues. Rappelez-vous que vous allez dériver à travers d'immenses étendues d'eau qui, étant en dehors de tout trafic maritime, ne sont pas connues. Une expédition comme la vôtre donnera lieu à des recherches hydrographiques et météorologiques intéressantes. Je pourrais alors faire bon usage de mes connaissances thermodynamiques.

Je ne savais de cet homme que ce que peut révéler une figure ouverte. Et elle révèle parfois bien des choses.

– Très bien, dis-je. Nous partirons ensemble.

Il s'appelait Herman Watzinger; c'était comme moi un marin d'eau douce.

Quelques jours plus tard, j'invitai Herman au club des Explorateurs. Nous tombâmes justement sur l'explorateur polaire Peter Frenchen. Celui-ci possède la qualité précieuse de ne jamais disparaître dans la foule. Aussi grand qu'une porte de grange et la barbe en broussaille, il a l'air d'un messenger de la toundra. Une atmosphère particulière l'entoure – on dirait qu'il se promène avec un ours en laisse.

Nous le conduisîmes devant une grande carte accrochée au mur et lui confiâmes notre projet de traverser le Pacifique sur un radeau indien. Ses yeux bleus à l'expression juvénile devinrent aussi larges que des soucoupes et, tout en nous écoutant, il tirait sur sa barbe. Puis il frappa le plancher de sa jambe de bois et serra de plusieurs crans sa ceinture.

– Sapristi, les gars ! J'aimerais bien vous accompagner !

Le vieux voyageur du Groenland remplit de bière nos chopes et se mit à nous exposer sa confiance dans les embarcations des peuples primitifs, ainsi que dans l'habileté de ces peuples pour se frayer un chemin en s'adaptant à la nature, sur mer comme sur terre. Il avait descendu lui-même en radeau les grandes rivières de Sibérie et remorqué à l'arrière de son navire des radeaux indigènes le long des côtes arctiques. Il tirait de temps en temps sur sa barbe et, finalement, il déclara que nous allions vivre une aventure épatante.

Grâce à l'ardeur avec laquelle Frenchen appuya notre projet, les roues tournèrent à une vitesse affolante, si bien qu'elles ne tardèrent pas à faire couler l'encre d'imprimerie des journaux scandinaves. Dès le lendemain matin, quelqu'un venait frapper à ma porte au foyer des Marins, pour me dire qu'on m'appelait au téléphone dans le couloir du rez-de-chaussée. Comme suite à cette conversation, Herman

et moi, le soir même, sonnions à l'entrée d'un appartement dans un quartier chic de la ville. Nous fûmes reçus par un jeune homme soigné, en pantoufles vernies, portant robe de chambre de soie par-dessus un complet bleu. Il nous donna presque une impression de mollesse. Un mouchoir parfumé sous le nez, il s'excusa d'avoir un rhume de cerveau. Néanmoins, nous apprîmes que ce garçon s'était créé un nom en Amérique par ses exploits d'aviateur pendant la guerre. Ce monsieur d'aspect posé était encadré par deux jeunes journalistes énergiques, débordants d'activité et d'idées. Nous en connaissions un pour son talent de reporter.

Devant une bouteille d'excellent whisky, notre hôte nous déclara qu'il s'intéressait à notre expédition. Il offrit de nous fournir le capital nécessaire si nous nous engageions à faire des articles de journaux et des tournées de conférences après notre retour. Tout étant convenu, nous bûmes à l'heureuse collaboration entre les soutiens financiers de l'expédition et ceux qui devaient y prendre part. Désormais, nos problèmes économiques se trouvaient résolus ; nous en étions délivrés par nos commanditaires et ils ne nous tourmenteraient plus. Herman et moi n'avions maintenant qu'à nous procurer équipage et équipement, construire un radeau et partir avant la saison des ouragans.

Le lendemain, Herman résigna son poste d'ingénieur et nous nous mîmes sérieusement au travail. Les gens du laboratoire des Forces aériennes avaient déjà promis de me faire envoyer tout ce que j'avais demandé et davantage encore par le club des Explorateurs, car notre expédition leur semblait tout indiquée pour essayer leur équipement. C'était un bon début. Maintenant il s'agissait avant tout de trouver quatre hommes *ad hoc* qui fussent disposés à nous accompagner, puis d'obtenir les vivres nécessaires au voyage.

Un groupe d'hommes partant ensemble sur un radeau doit

être choisi avec soin. Sinon, gare au grabuge et aux mutilations après quelques semaines d'isolement en pleine mer.

Je ne voulais pas embaucher de marins de métier. Ils n'en savaient pas plus long que nous sur les radeaux et, en outre, je ne tenais pas à m'entendre dire plus tard que, si nous avions réussi, c'était peut-être parce que nous étions de meilleurs matelots que les anciens constructeurs de radeaux du Pérou. Pourtant nous avons besoin à bord d'un homme qui, du moins, fût capable de se servir d'un sextant et de marquer notre route sur une carte, comme base de nos comptes rendus scientifiques.

– Je connais un peintre, dis-je à Herman : un grand gaillard, plein d'entrain et qui sait jouer de la guitare. Il a passé par une école de navigation et fait plusieurs fois le tour du monde avant de s'installer chez lui avec un pinceau et une palette. Je le connais depuis mon enfance, nous avons souvent campé ensemble dans les montagnes du pays. Je vais lui écrire, et je suis sûr qu'il viendra.

– Il me paraît potable, dit Herman, mais nous avons besoin aussi de quelqu'un qui puisse s'occuper de la T.S.F.

– De la T.S.F. ! m'écriai-je, horrifié. Que diable en ferions-nous ? Elle serait déplacée sur un radeau préhistorique.

– Pas du tout, c'est une mesure de précaution qui, tant que nous ne lancerons pas de S.O.S., ne pourra nuire en rien à ta théorie. Et nous aurons besoin d'un poste émetteur pour envoyer nos informations météorologiques et autres. En revanche, nous ne risquerons pas d'être avisés des tempêtes, car il n'existe aucun bulletin pour cette partie de l'océan, et même s'il y en avait un, à quoi nous servirait-il sur un radeau ?

Ses arguments écartèrent peu à peu toutes mes protestations, qui étaient dues surtout à une certaine antipathie contre les prises électriques et les boutons qu'il faut tourner.

– Chose curieuse, avouai-je, il se trouve que je suis assez ferré quand il s’agit d’obtenir avec de tout petits appareils des contacts par T.S.F. à grande distance. Pendant la guerre, on m’avait fourré dans une section de radio ; les militaires ont le chic, tu sais, pour ne pas utiliser vos capacités professionnelles. Mais je vais écrire un mot à Knut Haugland et à Torstein Raaby.

– Tu les connais ?

– Oui. La première fois que j’ai rencontré Knut, c’était en Angleterre en 1944. Il avait été décoré par les Anglais pour avoir pris part à l’expédition parachutée qui empêcha les Allemands de fabriquer la bombe atomique. Il remplissait les fonctions de radio lors du sabotage de l’eau lourde à Rjukan. Quand j’ai fait sa connaissance, il revenait d’une autre mission en Norvège ; cette fois, la Gestapo l’avait surpris en train de manœuvrer un poste de T.S.F. à l’intérieur d’une cheminée, dans la clinique d’une maternité d’Oslo. Les nazis l’ayant repéré, le bâtiment était cerné par des soldats allemands, avec des mitrailleurs à chaque porte. Fehmer, le chef de la Gestapo, attendait en personne dans la cour qu’on fit descendre Knut. Mais ce furent ses propres hommes qui descendirent. Au moyen de son revolver, Knut s’était frayé un chemin du grenier à la cave, puis dans la cour de derrière, où il disparut par-dessus le mur sous une pluie de balles. Je l’ai rencontré dans une station secrète installée au fond d’un vieux château anglais ; il était revenu organiser une liaison souterraine entre plus de cent postes émetteurs à l’intérieur de la Norvège occupée.

» Je venais justement de terminer mon entraînement de parachutiste, et nous avions le projet de sauter ensemble près d’Oslo. Mais à ce moment, les Russes sont entrés dans la région de Kirkènes et une petite division norvégienne fut envoyée d’Écosse en Finlande pour guider en quelque sorte

les opérations de leur armée. Je fis partie de cette division et ce fut là que je rencontrai Torstein.

» Il régnait dans ces régions un véritable hiver polaire, et l'aurore boréale rayonnait dans le ciel étoilé qui jour et nuit formait au-dessus de nous une voûte noire. Quand, bleus de froid sous nos fourrures, nous avons découvert les tas de cendres qui étaient les seuls vestiges de cette partie de la Finlande rasée par l'incendie, un gai luron aux yeux bleus et aux cheveux blonds ébouriffés sortit d'une petite hutte dans les montagnes. C'était Torstein Raaby. Il s'était d'abord sauvé en Angleterre et, après avoir suivi des cours d'instruction militaire, il avait passé secrètement en Norvège aux environs de Tromsø. Il s'était caché avec un petit poste émetteur, tout près du croiseur allemand le *Tirpitz* et, pendant dix mois, il avait envoyé des rapports quotidiens en Angleterre sur ce qui se passait à bord. Il se branchait la nuit sur l'antenne d'un officier allemand, et ce fut grâce à ses renseignements réguliers que les bombardiers anglais finirent par couler le *Tirpitz*.

» Torstein regagna l'Angleterre en passant par la Suède, puis il se fit parachuter avec un nouveau poste émetteur derrière les lignes allemandes, sur les plateaux déserts de Finlande. Quand les Allemands se retirèrent, il sortit de sa cachette derrière nos propres lignes, pour nous proposer son petit poste, car notre station principale avait été détruite par une mine.

» Je suis prêt à parier que Knut et Torstein en ont assez de rester à la maison et feraient volontiers un petit tour en radeau.

– Pose-leur la question, suggéra Herman.

J'écrivis donc une courte lettre, sans effort de persuasion sournoise, à Erik, Knut et Torstein.

*Je vais traverser le Pacifique sur un radeau de bois pour soutenir la théorie que les îles polynésiennes ont été peuplées par des hommes du Pérou. Voulez-vous venir? Je ne garantis rien que le voyage gratuit aller et retour, et vous aurez l'occasion d'appliquer vos capacités techniques. Répondez tout de suite.*

Le jour suivant me parvint un premier télégramme :

*J'arrive.* TORSTEIN.

Erik et Knut acceptèrent aussi.

Comme sixième membre du groupe, nous avions en vue tantôt l'un, tantôt l'autre, mais chaque fois quelque obstacle se présentait. Herman et moi dûmes alors nous attaquer au problème des vivres. Nous n'avions pas l'intention de manger pendant notre voyage de la vieille viande de lama ou des pommes de terre *kumara* séchées, car ce n'était pas pour prouver que nous avions été nous-mêmes des Peaux-Rouges autrefois que nous l'entreprenions. Notre intention était seulement de vérifier la qualité du radeau indien, sa navigabilité, le poids de la cargaison qu'il pourrait porter, et de voir si les éléments le pousseraient vraiment jusqu'en Polynésie, avec l'équipage toujours à bord. Nos prédécesseurs s'étaient certainement arrangés pour vivre de viande, de poisson et de pommes de terre *kumara* séchées, ce qui constituait leur nourriture principale habituelle. Nous allions essayer de nous rendre compte s'ils avaient pu se procurer en route du poisson frais et de l'eau de pluie.

Comme approvisionnements, j'avais pensé aux simples rations militaires, telles que nous les avons connues pendant la guerre.

À cette époque, un nouvel adjoint de l'attaché militaire

norvégien de Washington venait d'arriver. J'avais commandé en second sa compagnie en Finlande et je savais que Bjoern Roerholt était un dur à cuire, qui s'attaquait avec une énergie farouche aux problèmes qu'on lui posait, un de ces types pleins de vitalité qui se sentent absolument perdus si, une fois la difficulté vaincue, ils ne voient pas immédiatement devant eux un autre problème à résoudre.

Je le mis par lettre au courant de la situation et le priai d'user de son flair pour nous dénicher quelqu'un ayant des relations avec le service d'intendance et l'armée américaine. Ce serait une chance si le laboratoire des approvisionnements nous offrait d'expérimenter ses nouvelles rations de campagne, comme nous expérimentions pour les Forces aériennes le nouvel équipement.

Deux jours plus tard, Bjoern nous téléphonait de Washington. Il s'était mis en rapport avec le service de liaison étrangère au ministère de la Guerre américain, où l'on voulait savoir de quoi il retournait.

Herman et moi nous prîmes le premier train pour Washington.

Nous trouvâmes Bjoern au bureau de l'attaché militaire.

– Je crois que tout va bien marcher, dit-il; nous serons reçus dès demain au service de liaison étrangère, si seulement nous pouvons obtenir un mot du colonel.

Le « colonel » était Otto Munthe Kaas, l'attaché militaire norvégien. Il se montra fort aimable et tout disposé à nous donner une vraie lettre d'introduction.

Quand nous vîmes la chercher le lendemain matin, il se leva vivement et dit qu'il jugeait préférable de nous accompagner. Ce fut dans son auto que nous nous rendîmes au Pentagone, le plus vaste bâtiment du monde, où se trouvaient les bureaux du ministère de la Guerre. Le colonel et Bjoern étaient assis sur le devant dans leurs plus élégants

uniformes, tandis que Herman et moi, de nos sièges du fond, nous regardions par la vitre en face de nous l'immense bâtiment qui dominait la plaine.

Ce gigantesque ministère, avec ses trente mille employés et ses vingt-cinq kilomètres de corridors, encore rehaussé à nos yeux par le prestige de quelques militaires célèbres, allait donc servir de cadre à notre toute proche conférence sur le radeau indien. Jamais, ni auparavant ni plus tard, le radeau en question ne nous parut si petit, à Herman et à moi.

Après des promenades sans fin à travers passages et couloirs, nous arrivâmes à la porte du service de liaison étrangère et bientôt, entourés d'uniformes flambant neuf, nous étions installés autour d'une grande table d'acajou que présidait le chef du service.

L'officier de West Point, d'aspect sévère et corpulent, dont la masse remplissait le bout de la table, eut d'abord une certaine difficulté à comprendre le rapport qu'il pouvait y avoir entre le ministère de la Guerre américain et notre radeau de bois, mais les paroles bien choisies du colonel Munthe Kaas et le résultat favorable de l'examen que nous firent subir, à une vitesse astronomique, les officiers réunis autour de la table, le gagnèrent peu à peu à notre cause ; il lut avec intérêt la lettre du laboratoire d'équipement des Forces aériennes. Puis il se leva et donna à son état-major, sous une forme concise, l'ordre de nous aider à passer par les voies nécessaires. Après nous avoir souhaité bonne chance en attendant, il sortit de la salle de conférences. Quand la porte se fut refermée sur lui, un jeune capitaine me murmura à l'oreille :

– Je parie que vous obtiendrez tout ce que vous désirez. Votre histoire nous fait l'effet d'une petite opération militaire, qui apporte un peu de variété à la routine bureaucratique de ces temps de paix ; en outre, c'est une bonne occasion d'expérimenter notre équipement.